

La Musique africaine et la morale

Patrice Joseph Lhoni

La musique africaine actuelle et la morale séculaire africaine peuvent-elles se concilier ? En d'autres termes, notre musique actuelle est-elle en harmonie avec nos vieilles mœurs, ou bien les corrompt-elle ?

Notre musique actuelle peut-elle se concilier avec la morale séculaire africaine ?

La question n'est pas de moindre importance. Mais avant d'y répondre, rappelons tout d'abord la place qu'a occupée et qu'occupe toujours la musique dans la société africaine.

Faut-il le répéter ? L'Afrique **chante** et **danse**. Et cela depuis toujours. Mais, comme dans beaucoup de domaines, l'Afrique enrichie par suite de la présence européenne. Aussi, parmi les nombreuses et différentes *recettes* modernes aussi bien africaines qu'étrangères, la



musiqué et la danse congolaises plus particulièrement sont-elles résolument alignées. L'on pourrait dire, sans pointe d'exagération, qu'aujourd'hui, mieux que jamais, l'Afrique chante et danse.

Mais, notre musique actuelle et la morale séculaire africaine peuvent-elles se concilier ? En d'autres termes, notre musique actuelle est-elle en harmonie avec nos vieilles mœurs, ou bien les corrompt-elle ?

La réponse se dégagera d'elle-même des lignes qui vont suivre.

Jetons un regard dans le passé avant de nous interroger sur l'influence bonne ou mauvaise qu'est susceptible d'exercer la musique actuelle sur la société congolaise d'aujourd'hui.

Quelle était la musique d'autrefois ? Était-elle saine, était-elle perverse ? Pour être

équitable, nous répondrons que saine et perverse, elle l'était à la fois, mais selon les circonstances. Saine, elle l'était : le soir, au clair de lune, après le retour des champs, de la pêche ou de la chasse, les hommes, autour du vin de palme, femmes, enfants, tout le monde dansait. Ainsi l'on se détendait, et la fatigue des journées lourdes de labeur s'effaçait. La musique soulageait et guérissait... Un corps qui danse est un corps sain. Les malades même oublient leurs maux, pour un instant du moins, au son de la musique. Quand les soldats vont en guerre, on leur fait de la musique, et l'effet voulu ne tarde pas à être obtenu : *la peur de mourir cède bientôt à la joie de vaincre*. Ainsi, musique du *Sansi* ou du *Nsambi*¹, musique du *Ngôma*² ou du *Linga*³ ..., c'était de la musique saine, douée de la magie de dérider les fronts sombres

¹ – *Sansi* ou *Nsambi*, sont des pianos

² – *Ngôma*, Tam-tam

³ – Le *Linga* est une percussion creusée dans un tronc d'arbre. La caisse de résonance ainsi creusée, produit un son aigu.

et soucieux, de provoquer de l'enthousiasme délirant, de griser de joie, de faire oublier les vicissitudes de la vie, la maladie et la mort...

S'il est un continent au monde où l'on chante et l'on danse plus qu'ailleurs, c'est bien l'Afrique. Car même aux jours les plus sombres, endeuillés par la mort, le *Ngôma* crépite, les chants *éclatent*. En Afrique, on joue de la musique funèbre ; on danse des danses funèbres ; on pleure en chantant ; on pleure en dansant. On conduit les morts au cimetière au milieu des chants et du bourdonnement des tam-tams.

La musique et le chant sont toujours liés à la vie des hommes. On marche en s'accompagnant sur l'air éternellement plaintif du *Nsambi* ou du *Sansi* : l'on trouve ainsi le chemin moins dur et moins long. Outre qu'il faisait danser, le tam-tam servait aussi de moyen de communication, de *téléphone*, en somme.

Mais, hélas ! Perverse était

aussi la musique africaine d'autrefois, reconnaissons-le. Certaines danses rituelles, comme celle des jumeaux, étaient immorales. On dansait nu, en *ra-mant* des croupes !...

Danses et chants n'étaient cependant pas si impudiques, en général. Dans certains pays même d'Afrique la danse par couple où cavalier et cavalière s'appartiennent sans lâcher prise, n'existait pas. On dansait, hommes et femmes mêlés dans un seul et même rang formant, parfois, cercle ou sur deux rangs séparés, hommes d'un côté, femmes de l'autre.

La coutume avait même consacré l'usage de donner des conseils (enseignement ou recommandations) en les chantant. Et dansait sur les ailes de la sagesse !...

Les temps ont changé. Aujourd'hui, nous assistons à l'extinction progressive de cette musique-la. Les facteurs sont multiples qui ont causé cette extinction. Parmi ceux-ci, deux particulièrement déterminants : l'arrivée du Blanc qui a provoqué beaucoup de

bouleversements — en bien comme en mal — et l'attitude des jeunes Africains hypnotisés par l'éblouissant éclat de la civilisation occidentale.

Une faille s'est produite entre ce qu'on appellerait la

musique du tam-tam, caractéristique de l'Afrique et la *musique de nos jours*, celle qu'on fait sortir de la guitare ou du saxophone et qu'on imprime sur des disques. *Il n'y a pas eu évolution de*



Batteur de tam-tam

la musique africaine. Une musique, toute différente de celle que jouaient ou interprétaient nos ancêtres, a pris naissance et, pour peu qu'on essaye de la comparer à celle typiquement africaine, l'on

découvre qu'aucun rapport ne lie les deux.

Le tam-tam proprement dit se voit donc de jour en jour, et de plus en plus, relégué au dernier rang en attendant de dégringoler de la

dernière marche de l'escalier, pour sombrer dans l'oubli total. C'est qu'aujourd'hui la musique africaine est minée par des influences externes : l'importation du phonographe, de la radio et du disque constitue le troisième facteur de la disparition progressive du tam-tam ; cabarets, bistrots et bars-dancing, pullulent dans nos villes à la manière des champignons, et ont pris une place prépondérante dans la vie africaine d'aujourd'hui.

Mais, bien avant l'importation du phonographe, les Missionnaires — les Catholiques plus que les Protestants — ont porté un coup fatal au tam-tam qui, à leurs yeux, passait pour un instrument... démoniaque ! Pauvre tam-tam ! Que d'affronts n'a-t-il pas subis ! Car, l'entendait-on résonner au loin, missionnaires et *commandants*, tous hostiles, lui livraient un combat à mort.

Si l'on ajoute que les Africains eux-mêmes, ceux qui ne connaissent de leur pays que

ce qu'ont réalisé les *commandants* et les *missionnaires*, les Africains *évolués* se détournent sans regret ni remords de cette musique, le tam-tam a très peu de chance de survivre.

Il est vrai que depuis l'implantation de l'*Armée du Salut* en Afrique, depuis aussi la composition d'une messe dite... des *Piroguiers* (hum ! qu'est-ce que cela signifie ?), on a tenté de rétablir le tam-tam dans sa dignité première. Mais ici encore l'on a péché par orgueil ou par complexe. C'est qu'en effet l'on a soumis le tam-tam au rythme des *airs européens*.

Avez-vous quelque connaissance sur les airs des chants religieux catholiques, protestants ou salutistes ? Si oui, alors vous n'êtes pas sans savoir que ces chants sont *calqués* sur des airs profanes ou folkloriques. Ces chants religieux sont composés sur les mêmes mesures que les chants populaires : il y a des chants religieux sur la mesure à deux temps comme la *Mar-seillaise* ou des *paso doble*

espagnols ; il y en a sur la mesure à trois temps comme des *bourrées* d'Auvergne ; à six-huit, comme des *valse tourbillonnantes*...

Vouloir introduire le tam-tam dans les églises ou les temples, après qu'il ait été exécré par les missionnaires ? Volontiers, et croyons, de ce fait, à un retour à la raison. Mais alors qu'on obéisse et qu'on se plie à ses exigences ! Malheureusement c'est tout le contraire qui a lieu, puisqu'on veut qu'on batte le tam-tam sur des airs européens ! Voilà qu'on le subordonne à ces airs ! Les missionnaires ont commis la même erreur lorsqu'ils ont fait chanter à leurs ouailles encore frustres et donc sans notion de musique européenne, des chants qu'ils ont traduits note pour note et mesure pour mesure, des versions européennes en dialectes indigènes ! Résultat ? Simple caricature !

Certes, le tam-tam peut accompagner des chants sur la mesure à deux-quatre ou

trois-quatre ; mais, dans ce cas, il joue simplement un rôle de tambour ou de *grosse caisse* scandant les mesures, et n'a plus rien de purement... tam-tam !

C'est ainsi que la fameuse *Messe des Piroguiers*, par exemple, dont la musique est... pseudo-grégorienne (et le tam-tam n'est pas plus adaptable au rythme grégorien qu'à tout rythme européen) n'est qu'une caricature la mieux réussie sous le soleil ! Car la vérité est que cette *Messe des Piroguiers*, si elle émeut les Européens (pourquoi et comment d'ailleurs ?), ne laisse qu'indifférents les Africains eux-mêmes qui n'y retrouvent nulle trace de leur âme africaine.

Halte-là !... Car, était-il vraiment nécessaire, dans cet article, de pousser la digression jusqu'à l'accès du tam-tam dans les lieux sacrés que sont le temple et l'église ?

Forcément ! Puisque l'influence du christianisme a provoqué la décadence de la musique africaine.

Puisqu'aussi bien l'accès du tam-tam aux lieux de prière signifierait que, par une sorte de réaction à rebours, les missionnaires ont abjuré leurs erreurs, en voyant aujourd'hui dans le tam-tam autre chose que ce qu'ils avaient cru y voir auparavant : il n'était pas qu'un simple instrument diabolique (les cérémonies fétichistes se déroulaient sur un fond de tam-tam, il est vrai), mais le tam-tam était surtout l'expression de la vie dans la société africaine.

Puisqu'enfin nous discu-

tons de l'incidence — heureuse ou malheureuse — de la musique africaine sur la morale ; et le fait même que le tam-tam ait été introduit dans les lieux sacrés constitue un heureux test de sa bonne influence sur la morale.

Si toute morale n'est pas essentiellement religieuse, toute religion, par contre, est essentiellement morale. D'où nous avons été amené à puiser nos arguments jusque dans la religion chrétienne qui est essentiellement morale. D'où nous avons été



On distingue au premier plan, le *linga*,
(tam-tam) utilisé pour la messe des *piroguiers*.

amenés à puiser nos arguments jusque dans la religion chrétienne qui se formalise plus de la présence du tam-tam dans les lieux de prière. Nous ne débordons pas ainsi du cadre du sujet. Voilà pourquoi il nous a paru essentiel de signaler ce fait qui consacre la réhabilitation du tam-tam.

Mais, hélas ! malgré toutes ces tentatives, la musique proprement africaine glisse sur la pente de la fatalité.

Dans nos villes et villages de brousse on danse maintenant plus au son du *phonographe* et de la radio qu'au tam-tam d'autrefois. Des artistes même sont nés par-ci par-là, *pinceurs* de cordes ou *souffleurs* dans les instruments à vent de fabrication occidentale. Beaucoup d'entre eux ont réussi à devenir des musiciens de talent. Mais leur musique — plus servilement imitative qu'originale —, est un tissu de musiques européenne, américaine ou antillaise... Elle a, par conséquent, très peu de valeur

folklorique par rapport au tam-tam. Notre défaut, à nous Africains, c'est cette passivité et cet empressement déconcertants avec lesquels nous nous dépouillons de nous-mêmes. En littérature ou en peinture comme en musique, rien n'est de nous aucune originalité; tout est parodie, plagiat, pastiche, démarquage ...

Peu importe ! Est-on tenté de dire. Car, en Afrique comme partout ailleurs, la musique est toujours la musique : que ce soit, comme hier, au son du tam-tam, que ce soit, comme aujourd'hui, sur des airs et rythmes colportés des quatre vents du monde, l'Afrique danse et dansera toujours. Bien !

Mais, dans quelle mesure cette musique est-elle en harmonie, — et c'est le seul point de la question qui nous intéresse —, avec nos mœurs ?

À première vue, la musique africaine actuelle paraît n'être que dépravante, au regard de l'observateur superficiel. Car c'est avec cette musique que les bars-dan-



Ballets congolais dirigés par Mme Ganga

cing connaissent beaucoup de succès, que les fêtards passent des *nuits blanches* à danser ; que des ménages se désunissent parce que d'habiles *courtisanes* tiennent sous leurs charmes *envoû-teurs* des jeunes gens faibles de caractère ; que les mœurs se dégradent ; c'est à cause de cette musique des bars-dan-cing que beaucoup de cita-dins *tâtent* de ces *jours cri-tiques* du mois où il ne leur

reste plus un sou au *fond de l'escarcelle*. Voilà les maux qu'a engendrés la musique moderne dans nos milieux urbains, maux dont elle est répréhensible, il faut le dire.

Quant au peuple de la brousse qui a accueilli ce *changement de ton* avec un enthousiasme teinté de cu-riosité puérile, il continue à danser comme autrefois, c'est-à-dire sans sombrer dans la déchéance des citadins. C'est

heureux pour lui. Mais pour combien de temps ?

En ce qui concerne les citadins, le malheur ne vient pas des compositeurs de notre *musique moderne*. Car, si de prime abord cette musique semble n'être que perverse, avons-nous déjà dit, elle n'est pas tant immorale dans le fond. Nous connaissons de ces chansons langoureuses qu'on débite en dépit de la pudeur, de ces chansons qui vous fouettent et vous mettent tous les sens en éveil, et vous font courir le corps de frisson,

Je ne sais pas pourquoi je l'aime.

Je ne sais pas, je ne sais pas...

Quand il m'embrasse sur les lèvres

Je sens monter comme une fièvre.

Quand il me serre dans ses bras

Plus rien n'existe autour de moi... (!)

Etc.

Je vous laisse à penser le mal que peuvent causer de telles paroles. Ajoutez-y l'expression avec laquelle elles sont rendues. Mais les responsables de l'Éducation nationale ne censurent pas de telles licences ?...

Heureusement pour nous, nos compositeurs-chanteurs

n'ont jamais osé aborder ces contrées boueuses de l'immoralité poussée à outrance. Leurs chansons ont un caractère quelque peu décent. Car chez eux subsiste encore, Dieu merci, un fonds de pudeur. Leurs chansons raillent plutôt les travers de notre société moderne : la malice, la ruse, l'hypocrisie, l'inconstance, l'infidélité... de l'homme ou de la femme ; l'amour trompé et déçu, les scènes de ménage, les unions brisées *sans espoir de retour*... sont les thèmes favoris éternellement ressassés. Chaque chanson est une vraie leçon de morale. Jugez-en plutôt par ces quelques titres qui nous reviennent à la mémoire, au hasard :

— *Boyé mabé, boyé mabé !* (Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, mal vu, mal jugé !)

Les hommes n'aiment pas qu'on leur fasse trop de bien ; ils n'aiment pas les gens trop sérieux ! Votre taille est-elle un tout petit peu au-dessus ou au-dessous de la moyenne, c'est une malfaçon ! Parlez-vous beaucoup, ne par-

lez-vous que pour dire ce qu'il faut, vous êtes vicieux !...

— *Camarades ya mboka mondélé.* (La camaraderie des citadins).

Quand vous vous portez bien, c'est-à-dire quand vous jouissez d'une bonne santé, que la fortune vous sourit... des amis vous arrivent en masse. Mais, dès que la maladie vous frappe, dès que vous avez besoin d'un petit secours, ceux-là même qui se proclamaient vos amis désertent votre entourage!

— *Ba petits mbongo.*

Ce sont les femmes de mœurs légères qui sont ainsi appelées, femmes aux propos décousus, femmes menteuses, hypocrites, et volages.

— *Mbongo ezali souka te.* (Littéralement : *l'argent n'a pas de fin, c'est comme un long ruban interminable.*)

On n'a jamais suffisamment d'argent ; plus on en a, plus on voudrait en avoir ...

— *Les trois qualités d'une femme.*

Qui a déjà rencontré sous le soleil *une femme qui ne*

parle pas beaucoup, qui n'a pas de jalousie, qui ne se promène pas ? Est-il une femme au monde qui réunisse en elle ces trois qualités ?

— *Kousala mbongo, kou dia ndambou, boumba ndambou*

C'est un conseil à l'adresse des salariés : *ne mange pas tout ton argent. Mais il ne t'est pas défendu d'en dépense la moitié ; épargne l'autre moitié.* Ainsi, au jour du malheur tu ne seras pas tant à plaindre ...

Mais la vérité est déconcertante, car combien prêtent l'oreille à cet enseignement ? Plus attentifs au rythme qui les emballa ainsi que des chevaux fougueux, les danseurs envahissent la piste, tournoient. tournoient... et les paroles s'envolent tout comme *Autant en emporte le vent !*

La morale, c'est bien. La musique, c'est bien aussi. Le vice n'est évidemment pas à recommander. Mais de la morale à la vertu en passant par la musique, c'est un peu compliqué et même difficile, non ? □